

Anna Haifisch

"Les livres pour enfants, c'est la discipline reine"

*Depuis son atelier à Leipzig,
l'autrice de BD Anna Haifisch, dont la première exposition monographique
française se tient actuellement à Strasbourg, évoque son attachement
à la littérature enfantine et sa fascination pour le trash californien.*

Dans l'assortiment de références culturelles qui ouvre votre exposition, on retient particulièrement Janosch, qui est assez peu connu en France. Pouvez-vous en dire quelques mots ?

Oui, je ne voulais pas de texte introductif, avoir l'air d'exhiber ma vie, mon œuvre Je préfère que les visiteurs fassent ma connaissance à travers les matériaux que j'utilise et qui m'ont façonnée, les choses qui traînent sur mon bureau Pour ce qui est de Janosch, ce sont des livres pour enfants plutôt anti-autoritaires, jamais dogmatiques. Je suis née en 1986 et j'ai grandi en RDA où ils n'étaient pas imprimés, il fallait se les faire apporter par des proches de l'Ouest. C'étaient mes livres préférés, avec ceux de Tomi Ungerer. Ils avaient quelque chose de sombre qui pouvait friser la méchanceté, et de réconciliant à la fois. J'adorais le trait tremblotant de Janosch, ses couleurs bâclées à l'aquarelle, baveuses, parce que c'était admirablement négligé.

Faisaient-ils figure d'exceptions pour vous ? A quoi ressemblaient vos autres lectures ?

Le reste n'était pas mauvais, j'ai eu de la chance, des livres soviétiques, tchèques, russes, dans lesquels l'atmosphère était aussi souvent sinistre. Il était question d'enfants abandonnés dans la forêt, d'orphelins, d'ours, de ténèbres, je trouvais ça terriblement cool. Et les dessins étaient somptueux. Malheureusement, vu que j'avais deux frères, les livres ont fini déchiquetés et jetés à la poubelle. J'ai essayé plus tard de remettre la main sur certains d'entre eux, mais on ne les trouve plus, sans compter que, souvent, je ne me souviens même pas du titre.

Vos personnages sont toujours des animaux, anthropomorphisés ou non. Vous offrez un fragment d'explication dans ce qui est probablement votre seule BD autobiographique, reproduite dans *Chez Schnabel*

Oui, mon père était antimilitariste, et les hommes qui refusaient de faire leur service militaire en RDA étaient envoyés sur des chantiers. Pendant ce temps, ma mère a dû m'élever seule. Elle avait la vingtaine et aucune envie de croupir à la maison, alors on allait au zoo. Là-bas, elle pouvait retrouver ses copines, se balader, fumer, passer du bon temps, quoi. Et nous, les enfants, on faisait notre vie, libres. Sûrement que ce n'est pas étranger au fait que j'aime par-dessus tout dessiner des animaux. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Quand vous êtes partie en résidence en Californie, vous aviez un projet de livre pour enfants. Que s'est-il passé pour que vous l'abandonniez ?

J'ai été frappée par l'évidence: le projet détonnait complètement avec le lieu dans lequel je me trouvais. Il fallait que je procède comme pour mes natures mortes : dessiner les choses qui sont là. Sans protagonistes et sans mots, excepté ceux qui s'emmêlent sur les panneaux, les emballages C'était une activité presque décérébrée : regarder les choses, dessiner sans prendre de détour.

Cet amas absurde d'informations est drôle mais il y flotte une menace diffuse.

Oui, c'est la première fois que j'ai vécu un tel choc culturel, c'était comme danser au bord d'un cratère.

A chaque instant, j'avais l'impression que quelque chose allait arriver, que tout ce fric allait nous tuer ou nous rendre fous, que la terre allait trembler, ou que le feu allait tout ravager. Ce sentiment est là en permanence. Tout le monde stocke des provisions, les gens ont des sacs à dos fin prêts pour fuir, et je ne sais pas combien de fois on nous a fait faire des exercices de prévention. Il y a une alarme, et il faut se mettre à l'abri sous la table le plus vite possible. Et tout ça dans une ville dérangée qui gobe tout le pétrole, qui croule sous l'argent de Hollywood. La ville est constellée de pub, il y a sans arrêt le visage d'une Kardashian qui surgit pour vous vendre un truc, tout l'*entertainment* vient de là. C'est effrayant, repoussant, mais ça me fascine.

.../...

.../...

Pourtant, ce n'était pas votre première fois aux Etats-Unis.

Mais je ne connaissais pas Los Angeles. Quand j'ai dessiné Von Spatz, je ne faisais qu'imaginer. J'ai étudié à Brooklyn, et puis j'avais été à Chicago, qui est un centre névralgique de la BD et une ville de culture : les gens y lisent des livres, vont au théâtre. À Los Angeles, ils font des retraites, du développement personnel ou des régimes qui consistent à ne se nourrir que d'une seule sorte de citrons. Complètement gaga.

Depuis que vous êtes revenue, vous avez repris votre livre abandonné ?

Il est sur mon bureau en ce moment même. Enfin, ma boîte de crayons et mon encre sont prêtes. Je me suis promis de m'y mettre d'ici la fin de l'année, mais ça me fait très peur. Pourquoi ? Je porte les livres pour enfants en très haute estime. Pour moi, c'est la discipline reine. Tout le monde se souvient d'au moins un livre dans l'enfance, ça peut irradier sur toute une vie. En Allemagne, il y a tellement de laideur dans ce domaine, de kitsch, de choses pontifiantes, des histoires ineptes, *Polly va à la maternelle*, ce genre de merde. Qui a envie de lire ça ? C'est humainement dégradant de retirer aux enfants leur droit d'être fascinés par l'épouvante et la violence. Janosch, Ungerer, ça vous prépare à la vie.

propos recueillis par Marie Klock
(Libération - vendredi 17 novembre 2023)

<https://www.liberation.fr>